

<https://ricochets.cc/La-civilisation-l-Etat-le-liberalisme-menent-au-fascisme-aux-systemes-totalitaires.html>



La civilisation, l'Etat, le libéralisme, le système technicien mènent au fascisme, aux systèmes totalitaires



Date de mise en ligne : mardi 13 octobre 2020

- Les Articles -

Copyright © Ricochets - Tous droits réservés

Encore un texte qui ne sera jamais montré dans l'école étatique ou dans les gros médias.

Logique, il démontre que le libéralisme, le capitalisme, l'Etat, la haute technologie, le productivisme, la civilisation industrielle ne pourront jamais être démocratiques ni bénéfiques et mènent au totalitarisme. Ecrit en 1948, il est on ne peut plus d'actualité.

- ▶ [Du libéralisme au fascisme, le développement totalitaire de la civilisation, par Bernard Charbonneau](#) - un extrait de l'excellent livre « L'Etat » que Bernard Charbonneau acheva d'écrire en 1948. Il y décrit la plongée de la majeure partie de l'humanité, au fil des siècles et proportionnellement à la progression de l'Etat, dans un monde totalitaire. Nous considérons que la volonté de puissance donnant naissance à l'Etat s'inscrit dans le cadre plus vaste du processus de civilisation.

A partager et étudier dans toutes les chaumières, accompagné de celui-ci, complémentaire :

- ▶ [Basculement de la démocratie libérale vers le néo-fascisme ni de droite ni de gauche](#) - Le fascisme prospère sur les décombres des conquies sociaux et la victoire de l'ultracapitalisme - Quel antifascisme ? Quelles résistances ?

A méditer sérieusement, et profondément, à l'heure de la "victoire" de l'ultracapitalisme, de la fascisation générale, des confinements et couvre-feux sécuritaires et autoritaires sous prétexte sanitaire.

Il faut choisir : se reposer (dans les bras d'acier de l'Etat et du capitalisme) ou être libre.



La civilisation, l'Etat, le libéralisme, le système technicien mènent au fascisme, aux systèmes totalitaires

- ▶ Quelques extraits de l'article de Charbonneau :

Pourquoi parler d'hitlérisme ou de communisme, ou peut-être même de travaillisme ? La perversion totalitaire n'est pas dans tel de nos ennemis, mais dans le monde où nous vivons. Il ne s'agit pas d'un concept politique propre à telle fraction de l'humanité moderne, mais d'un mal déterminé par des structures économiques et sociales qui lui sont communes, qui l'infectent à un niveau si profond que ses membres en sont à peine conscients : les responsables des tyrannies totalitaires sont des dupes plus que des criminels. Aussi nulle société actuelle ne peut se prétendre intacte, les Français en particulier se font des illusions lorsqu'ils affirment qu'un tel régime ne pourra jamais s'établir dans leur pays. Le totalitarisme n'est pas un concept, mais une infection qui pullulera aussi bien sur le conservatisme de droite que sur la révolution de gauche ; seulement, sur le premier terrain elle produira des formes fascistes et sur le second des formes communistes. La maladie est la même, bien que les cas soient différents. La politisation totalitaire sera brutale et fanatique chez des peuples vigoureux comme en Allemagne et en Russie, à la fois cocardièrre et corrompue dans de vieux pays comme l'Italie et la France modérée, mais stricte dans des sociétés moralisées comme l'Angleterre. Ce mal n'est pas un abcès affectant tel point de l'espace, mais l'infection généralisée de cet organisme de plus en plus solidaire qui a nom espèce humaine. Aussi, elle nous apparaît comme se manifestant parallèlement partout à la fois. En réalité elle est une ; comme est un notre monde et l'effort qui le dominera en bloc.

Au contraire, je crois pouvoir affirmer ici qu'il n'y a pas de discontinuité entre l'ère libérale et celle des tyrannies. Un mouvement aussi spontané et aussi général n'a pas surgi ex-nihilo des temps qui l'ont précédé. Le seul fait qu'ils se soient succédés prouve que le monde libéral a été le terrain sur lequel s'est développé le mouvement totalitaire ; le XXe siècle est l'héritier du XIXe. Ce qui aurait dû surprendre, ce n'est pas la conclusion inéluctable, mais l'incapacité des hommes à voir le sens de leur présent.

La contrainte totalitaire s'est développée à l'intérieur même de la société libérale. Certes, ce ne fut pas sur le plan des principes, mais sur celui des techniques et des mythes qui constituent la vie de tous les jours du commun des mortels. D'une part dans les moyens : l'administration, l'armée, la machine, le style de vie et les formes sociales qu'ils conditionnent

Pourquoi les principes de liberté les plus purs ont-ils abouti aux tyrannies les plus complètes de l'histoire ? Parce que la liberté des libéraux n'a pas été l'esprit vivant qui aurait pu former le monde moderne, mais la formule qui a servi à exorciser la seule force qui pouvait s'imposer à lui. Réduisant la liberté à la liberté de pensée, le libéralisme a déchaîné à travers l'idolâtrie du bonheur individuel une passion de l'utile et de la puissance collective qui elle a vraiment façonné le monde actuel.

Cette liberté n'était pas une vérité sacrée ; elle n'était pas le devoir que l'homme doit accomplir contre le monde et contre lui-même, le plus terrible de tous : le choix dans la solitude, mais une commodité que pouvait garantir la loi : l'esprit critique, la liberté... de pensée. Ce que l'individu libéral appelait liberté, ce n'était plus une passion conquérante s'exprimant par l'action, mais une délectation passive, purement intérieure, que la contrainte de l'Etat lui paraissait devoir protéger des heurts avec le monde extérieur. Alors, la liberté a cessé d'être le commandement qui s'impose aux conditions par les personnes ; à travers les hommes elle a cessé de former la réalité à son image. Comme toute pensée qui dégénère, la liberté des libéraux est devenue un idéalisme. Définissant la liberté de l'individu en dehors de toute condition concrète, sauf l'unité "et à ce compte il y aura toujours des individus libres", le libéralisme la laisse écraser par les conditions "non seulement par les conditions économiques, mais par toutes les autres. Par cette somme de toutes les déterminations qui a nom Etat moderne.

Le réalisme de la tyrannie totalitaire est la conclusion nécessaire de l'idéalisme libéral. Si la liberté n'est pas une vérité sacrée et si elle ne commande pas au réel, tout est permis : dans leur inexistence tous les principes se valent et ils n'ont rien à voir avec l'action qui est du seul domaine des techniques. Et voici opposés la valeur à la réalité, l'esprit à la pratique ; et voici commencée cette querelle du « dégageant » et de « l'engagement » caractéristique d'une société fascistisée qui a complètement oublié que penser c'est vivre et qu'adorer c'est obéir. La liberté des libéraux annonce le nihilisme spirituel et justifie le fanatisme pratique des régimes totalitaires.

Si une civilisation n'a pas de principe vécu, rien ne peut y arrêter la prolifération de l'Etat. En opposant la liberté à la Vérité et en la chassant du monde, le XIXe siècle n'a délivré l'individu de l'autorité des Eglises que pour le livrer à la pire des tyrannies : à celle de la force qui n'a pas d'autres normes qu'elle-même ; au poids de la nécessité.

Le même rapport direct unit l'individualisme libéral aux disciplines massives de l'Etat totalitaire. De même que le libéralisme oppose à l'Etat totalitaire l'esprit à la réalité et la liberté à la vérité, il oppose exactement comme l'Etat totalitaire l'individu à la société ; et il les détruit ainsi pour deux. Comme l'individu libéral n'a rien en propre, il n'existe qu'en s'opposant aux autres : par ses intérêts, par sa critique individuelle.

Le libéralisme a cru que le progrès de la liberté était lié à la volonté d'un bonheur qu'il ramenait à l'amélioration des conditions matérielles par le progrès technique. Mais un bonheur réduit au bien-être n'est pas une force de liberté ; le luxe a corrompu l'aristocratie des républiques antiques, le confort autant que la misère risque de corrompre les masses de la démocratie moderne. Le souci exclusif de leur bien-être enferme les individus dans un égoïsme qui livre les affaires publiques à une minorité d'ambitieux. L'obsession des intérêts matériels, voici la perte de la démocratie et l'état d'esprit que cultive la dictature. Le culte bourgeois du confort et de l'argent a préparé les masses à accepter l'Etat totalitaire.

La liberté est en contradiction avec le bonheur. La liberté authentique n'est pas satisfaction, mais risque, effort et non jouissance ; à l'extrême elle est l'angoisse de celui qui tient entre ses mains son salut et sa perte : la moins confortable des situations. Celui qui veut avant tout le bonheur doit sacrifier avant tout sa liberté, car la servitude le décharge du plus lourd des fardeaux : sa responsabilité ; le conformisme est la première condition du confort. Le libéralisme répète à l'individu qu'être libre, c'est être heureux ; comme toute servitude apporte un semblant de paix, il finira par croire qu'être serf c'est être libre.

Si la liberté est parfois favorable à une amélioration du standard de vie, par contre elle est en contradiction absolue avec une condition fondamentale du bonheur : la sécurité. C'est cette notion mortelle à la liberté qui va envahir la démocratie moderne et justifier l'Etat. Car si la civilisation libérale a amélioré les conditions d'existence, malgré la multiplication des assurances elle n'a pas apporté la sécurité. L'individu moderne vit sous la menace constante d'être dépouillé par les crises ou les guerres.

(...)

Aussi la volonté d'être heureux mène les individus à rechercher, autant que la contrainte qui les dispensera du choix, l'orthodoxie qui les déchargera de penser. Assoiffé d'explications finales autant que de disciplines, l'individu libéral est prêt à accepter le régime qui se donnera pour but de sacrifier toute sa liberté à tout son bonheur.

Pour être total le bonheur ne doit pas se réduire à une simple amélioration du confort individuel, il doit devenir un mythe qui synthétise l'égoïsme et la peur de la solitude. Il n'est plus dans des satisfactions objectives qui laisseraient planer au-dessus d'elles la menace de l'inquiétude, il est dans l'action : dans le perpétuel développement des conditions collectives. En attendant un bien-être qu'il situe dans l'avenir, l'individu trouve son équilibre dans l'accomplissement de sa tâche à l'intérieur du corps social ; il sert, et la société l'honore et le paye parce qu'il sert. La morale, et plus spécialement la morale professionnelle façonne à l'intérieur des sociétés capitalistes le rouage des régimes totalitaires : l'homme défini par sa fonction.

(...) En définissant le progrès par le développement matériel la société bourgeoise a préparé l'humanité à admettre la contrainte totalitaire. Le capitalisme libéral a entrepris, dans le domaine économique et social, une immense mobilisation des énergies dont les « plans » totalitaires ne sont que l'aboutissement politique
(...)

C'est dans l'économie libérale que s'est élaboré le plus efficacement le monde totalitaire. Dès le début du XIXe siècle, la centralisation politique s'est renforcée d'une organisation économique qui tendait à concentrer la puissance en un seul point d'où dépendait tout le reste. Ainsi s'est formée une humanité habituée à subir, et à subir sans comprendre, pour laquelle le mot de liberté s'est vidé progressivement de tout contenu. Si nous considérons la tendance de la technique actuelle à réserver la connaissance à une minorité de spécialistes comme elle réserve la puissance à quelques patrons ou directeurs, sa tendance à s'étendre méthodiquement à tout, sans autre principe que celui de l'efficacité pratique, alors nous pouvons bien affirmer qu'en dehors de toute volonté politique consciente le monde libéral tendait bien à devenir un monde totalitaire, où la démocratie sociale devenait aussi absurde que la démocratie politique.

La démocratie tend au partage de la vérité et de la puissance entre tous les citoyens, la technique tend au monopole de la vérité autant qu'à celui du pouvoir.

Dans ces conditions le citoyen ordinaire n'essaye même plus de comprendre, il se jette sur l'explication qui lui prépare la propagande ; atrophiant son aptitude à s'expliquer, la complexité du monde actuel le livre au simplisme du slogan. Plus les techniques deviennent hermétiques et rigoureuses, plus leur vulgarisation devient vulgaire : l'image ou l'incantation qui s'adresse aux nerfs de la foule compense la formule mathématique qui s'adresse à l'intellect du technicien.

Partout où pénètre la technique recule la liberté, car à la différence de la pensée libérale, ses vérités sont sans appel et leur exécution automatique. La technique comme la loi impose à tous la même discipline, et partout où elle s'établit, s'établit la loi qui peut seule rendre ses applications possibles : la discipline totalitaire dans ce qu'elle a d'apparemment légitime ne fait qu'exprimer en clair la discipline industrielle. Ainsi sous le couvert du libéralisme, l'évolution économique réalise dans la vie quotidienne des individus la condition fondamentale du régime totalitaire : la démission de l'homme, qu'il s'agisse de l'indifférence atone du plus grand nombre à des déterminations qui les dépassent, ou de la participation frénétique de quelques-uns.

La société libérale a reconnu aux individus leur droit au vote, mais n'a pas reconnu leur droit à l'existence. Par le capitalisme elle a dépossédé la plupart des hommes de la propriété de leurs outils, par la guerre elle les a dépossédés de leurs corps, par la presse et la propagande de leur esprit même. Qu'il porte le bleu de l'ouvrier ou le veston râpé du retraité, l'individu moderne est un être auquel rien n'appartient personnellement, pas plus la terre que la vérité. Il n'y a plus d'hommes, mais ce poids inerte qui croule soudain : les masses des villes, les masses de la guerre, en attendant les masses des manifestations totalitaires. Force aveugle, la masse fonce dans l'histoire, à€" mais elle ne dévalera jamais que plus bas.

Que la prolétarianisation des classes moyennes aboutisse au fascisme, et celle de la classe ouvrière au communisme, le même désespoir engendre la même démente : l'impuissance individuelle mène au culte de la puissance collective. Quand l'individu se tourne vers lui-même, il ne trouve qu'incertitude, vide et débilité ; mais quand il considère le monde qui le domine il voit triompher la force. Tout le dissuade de chercher l'autorité autant que le pouvoir en lui-même pour le tourner vers la puissance collective.

(...)

Alors, écrasé, il compense ses complexes d'infériorité individuelle par ses complexes de supériorité collective : celle de sa nation, de son parti ou de sa classe. La révolte de l'individu alimente ainsi les forces qui l'anéantissent.

La contrainte proliférante de la loi détruit la démocratie de l'intérieur, apportant le Bien aux hommes tout en atrophiant leur faculté à le faire.

(...)

Peu à peu l'individu perd le sens de l'initiative et prend l'habitude d'attendre l'impulsion de la loi. S'il lui reste quelque esprit d'indépendance, il le dépense à critiquer l'inertie des pouvoirs publics. Veut-il ouvrir une école, fonder un orchestre, il demandera la subvention et l'autorisation de l'Etat ; à€” d'ailleurs comment pourrait-il faire autrement ? S'il n'y avait pas d'Etat, il n'y aurait, semble-t-il, ni travaux publics ni charité. L'action sur et par l'Etat résume en elle toutes les formes de l'action, la liberté de voter pour les partis toutes les libertés concrètes.

(...) l'histoire actuelle n'est qu'un irrésistible processus d'aliénation où l'individu moderne transfère sa pensée et son action à l'Etat. A la fin seuls existent les Sports, les Beaux-Arts, la Propagande ; l'être humain n'est plus qu'une survivance encombrante dans l'énorme appareil dont il fut le prétexte. L'Etat totalitaire n'est pas autre chose qu'une concrétisation de la démission totale de l'homme.

(...)Et elle n'est pas le propre de tel parti ou de telle classe sociale ; mentalité moyenne, elle se réalise le plus parfaitement dans les classes moyennes. Cependant l'ouvrier de chez Renault et l'employé de banque, parce qu'ils vont voir les mêmes films, subiront l'empreinte des mêmes images. Ainsi en plein triomphe du libéralisme, débordant largement les limites du fascisme conscient, s'est constituée une mythologie pré-fasciste qui a été la base psychologique du fascisme dans les masses.

Post-scriptum :

Traduction de ces analyses dans notre actualité covidienne sous gestion autoritaire étatique-libérale :

« ETAT D'URGENCE SANITAIRE » : SEULEMENT EN DEHORS DES HEURES DE BUREAU !

► Vers un confinement à temps partiel : travaille, consomme, et ferme ta gueule -

; Le gouvernement français s'apprête à appliquer une nouvelle série de mesures autoritaires et liberticides au nom de l'impératif sanitaire. A Nantes comme dans bien des villes, les grosses manifestations sont interdites et les bars vont devoir fermer plus tôt. Plus grave, c'est carrément un « couvre feu » qui est envisagé, notamment à Paris, et bientôt partout. Une mesure d'exception, habituellement réservée aux périodes de guerre.

; Soyons clair, un « couvre feu » c'est la même chose qu'un confinement, sauf que la période d'enfermement à domicile n'a lieu qu'en dehors des heures de travail. Autrement dit, un couvre feu c'est un confinement hypocrite, un confinement "partiel" qui annihile les libertés, sauf celles d'aller travailler et de se déplacer dans des transports en commun bondés.

; Depuis le confinement du printemps, la France a 1,5 million de pauvres en plus, le RSA est bloqué, le flicage est général, le gouvernement a mis fin au principe de gratuité aux urgences, il a voté une loi « anti-squat », des aides massives au CAC 40, 1 milliard de budget supplémentaires à la police, et organisé une campagne contre les musulmans. Et donc bientôt le couvre-feu. Nous sommes en guerre sociale.

post de Nantes Révoltée